



Marcus Rediker

UN ACTIVISTE DES LUMIÈRES

Le destin singulier
de Benjamin Lay

UH
SEUIL

Un activiste des Lumières

Du même auteur

L'Hydre aux mille têtes
L'histoire cachée de l'Atlantique révolutionnaire
(en collaboration avec Peter Linebaugh)
traduit par Christophe Jaquet et Hélène Quinou
Éditions Amsterdam, « Histoires atlantiques », 2008

Pirates de tous les pays
L'âge d'or de la piraterie atlantique
(1716-1726)
traduit par Fred Alpi, illustrations de Thierry Guitard
Libertalia, 2008

Les Forçats de la mer
Marins, marchands et pirates dans le monde anglo-américain
(1700-1750)
traduit par Fred Alpi
Libertalia, « Terra incognita », 2010

À bord du négrier
Une histoire atlantique de la traite
traduit par Aurélien Blanchard
Seuil, « L'Univers historique », 2013 ;
« Points Histoire », 2017

Les Révoltés de l'Amistad
Une odyssée atlantique (1839-1842)
traduit par Aurélien Blanchard
Seuil, « L'Univers historique », 2015

Les Hors-la-loi de l'Atlantique
Pirates, mutins et flibustiers
traduit par Aurélien Blanchard
Seuil, « L'Univers historique », 2017

MARCUS REDIKER

Un activiste des Lumières

Le destin singulier de Benjamin Lay

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR AURÉLIEN BLANCHARD

OUVRAGE TRADUIT AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

ÉDITIONS DU SEUIL

Ce livre est publié dans la collection
L'UNIVERS HISTORIQUE
fondée par Jacques Julliard et Michel Winock
et dirigée par Patrick Boucheron.

Titre original : *The Fearless Benjamin Lay*
The Quaker Dwarf Who Became the First Revolutionary Abolitionist
Éditeur original : Beacon Press
© 2017 by Marcus Rediker
ISBN original : 9780807060988

ISBN : 978-2-02-127946-7

© Éditions du Seuil, octobre 2019, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*À mes enfants, Eva, Ezekiel et Greer
En espérant que vous, et votre génération,
puissiez trouver dans la vie de Lay
une source d'inspiration*

Un prophète contre l'esclavage

Le 19 septembre 1738, Benjamin Lay rejoignit les nombreux quakers réunis à Burlington, dans le New Jersey, pour l'événement principal de l'Assemblée annuelle de Philadelphie (« Philadelphia Yearly Meeting », dorénavant PYM). Comme à son habitude, Benjamin Lay était venu à pied : il avait marché presque cinquante kilomètres, était arrivé quatre jours en avance, et ne s'était nourri « que de pêches et de glands ». L'assemblée était organisée sous les auspices de John Kinsey, *clerk*¹ du PYM, et d'Israel Pemberton Sr., son assistant. Ils étaient les deux leaders de la Société religieuse des Amis dans la région de Philadelphie et de l'Assemblée générale de Pennsylvanie, alors dominée par les quakers. Benjamin avait un message à transmettre à ces deux hommes, dont pourrait bénéficier l'ensemble de l'assemblée².

Benjamin étudia les lieux et choisit de se placer là où tout le monde pourrait le voir. Il portait un long manteau, qui cachait aux yeux de ses coreligionnaires un uniforme militaire et une épée. En 1660, les quakers avaient embrassé la doctrine du « témoignage de paix³ », par laquelle ils refusaient aussi bien la guerre que les armes. Sous son manteau, Benjamin dissimulait également un livre qui avait été évidé et dont le compartiment secret abritait une vessie d'animal qui avait été remplie de jus de raisin bien rouge avant d'être hermétiquement fermée. Les quakers n'avaient pas de pasteurs officiels ou de cérémonie religieuse spécifique, chacun pouvait parler quand l'esprit descendait sur lui. Benjamin, homme à l'esprit pur et indiscipliné, attendit pourtant sagement son tour.

Enfin, il se leva pour s'adresser à ce rassemblement d'« importants quakers », dont un grand nombre possédait des esclaves africains. Les quakers de la Pennsylvanie et du New Jersey s'étaient enrichis grâce au commerce atlantique et beaucoup d'entre eux s'étaient procuré des biens humains. Benjamin fit une prophétie glaçante. Il annonça d'une voix tonitruante que le Dieu Tout-Puissant respectait tous les individus de la même manière, qu'ils soient riches ou pauvres, hommes ou femmes, blancs ou noirs. Il expliqua que le fait de posséder un esclave était le plus grand péché qui existait au monde. Comment des individus qui professaient la Règle d'or⁴ pouvaient-ils détenir des esclaves ? Puis il se débarrassa de son grand manteau, révélant ainsi sa tenue militaire, sa lame et son livre à ses coreligionnaires abasourdis. Une rumeur parcourut la salle. Alors que l'émotion était de plus en plus palpable dans l'assistance, Benjamin déclama d'une voix tonitruante : « Ainsi, le Seigneur fera couler le sang de ceux qui asservissent leurs frères ! » Il tira son épée, brandit le livre au-dessus de sa tête, et y plongea la lame. Les spectateurs eurent le souffle coupé lorsqu'ils virent un liquide rouge jaillir et couler le long de son bras ; plusieurs femmes s'évanouirent. Puis Benjamin entreprit d'éclabousser de « sang » les visages et les corps des propriétaires d'esclaves qui l'entouraient. Benjamin promettait un avenir sombre et violent : les quakers qui ne tiendraient pas compte des avertissements du prophète s'exposaient à la mort physique, morale et spirituelle.

Dans la salle, ce fut le chaos, mais Benjamin resta silencieux et immobile « comme une statue », observa Kinsey. Plusieurs quakers encerclèrent rapidement le soldat armé de Dieu, l'attrapèrent avant de l'entraîner jusqu'à l'extérieur du bâtiment. Benjamin n'offrit aucune résistance. Il avait atteint son but. Tant que les quakers posséderaient des esclaves, ils n'auraient pas l'esprit tranquille, Benjamin reviendrait à la charge. Ses Frères et ses Sœurs avaient fait la paix avec le diable ; lui n'aurait de cesse de perturber par sa présence même leurs routines pieuses et hypocrites.

Cette performance prophétique spectaculaire n'est qu'un exemple parmi d'autres du « théâtre de guérilla⁵ » mis en œuvre par Benjamin Lay. Il entreprit sans relâche des actions d'éclat visant à dénoncer ce qu'il considérait comme mauvais au sein de la Société

des Amis et dans le monde en général. Pendant un quart de siècle, il protesta contre l'esclavage lors d'innombrables assemblées quakers, et, que ce fût à Philadelphie même ou dans ses environs, il s'opposa aux propriétaires et aux marchands d'esclaves avec une fureur tout à fait inhabituelle pour un quaker. À chaque fois qu'il agissait ainsi, les quakers le chassaient par la force, comme à Burlington, au prétexte qu'il était un « fauteur de troubles », et un « perturbateur ». Il ne protestait jamais contre son expulsion, mais revenait à la charge, encore et toujours, sans jamais se laisser décourager, et à chaque fois plus déterminé. Il commença à mettre en scène son indignation apocalyptique lors de réunions publiques, ainsi que dans les rues ou sur les marchés. Il refusait de se laisser intimider par les riches et les puissants, et disait toujours ce qu'il pensait, sans détour. Il pratiquait ce que dans la Grèce antique on appelait la *parrhèsia* – un discours de vérité, énoncé librement et sans crainte, ce qui nécessitait du courage face au danger. Il insistait sur le caractère dépravé et immoral des « voleurs d'homme », qui étaient à ses yeux littéralement les fils de Satan. Les dénoncer et les traquer relevaient de son simple devoir de croyant.

Ses méthodes agressives faisaient parler les gens : de lui, bien sûr, mais aussi de ses idées, de la nature du quakerisme et du christianisme, et, surtout, de l'esclavage. Son premier biographe, Benjamin Rush – qui fut médecin, réformateur et abolitionniste, et l'un des signataires de la Déclaration d'indépendance – fit remarquer qu'« il fut un temps où le nom du célèbre philosophe chrétien [...] était connu de tous les hommes, de toutes les femmes et de quasiment tous les enfants de Pennsylvanie ». Que l'on fût pour lui ou contre lui, tout le monde avait quelque chose à dire sur Benjamin Lay⁶.

Le zélateur entreprit de traduire son engagement militant sur le papier, et publia en 1738 l'un des tout premiers ouvrages au monde en faveur de l'abolition de l'esclavage : *All Slave-Keepers That Keep the Innocent in Bondage, Apostates* (*Tous les propriétaires d'esclaves qui gardent les innocents dans les fers sont des apostats*). Benjamin jugeait que toutes les personnes asservies étaient innocentes, si bien qu'il exigeait leur affranchissement immédiat et inconditionnel, sans compensation pour les propriétaires d'esclaves. Ces derniers avaient transgressé les croyances fondamentales

du christianisme en général et du quakerisme en particulier : ils devaient être chassés de l'Église. Benjamin écrivit son livre à une époque où l'esclavage semblait aux yeux d'une majorité d'individus appartenir à une réalité aussi naturelle et permanente que le soleil, la lune ou les étoiles. Personne n'avait encore jamais adopté une position aussi universelle, militante et intransigeante contre l'esclavage. Benjamin Lay exigeait une liberté *immédiate*.

En raison, sans doute, de son peu d'éducation, Benjamin écrivit son livre dans l'ignorance d'un certain nombre de conventions. Par conséquent, ce texte est étrange, aujourd'hui comme hier, mais constitue une mine d'informations pour l'historien : en effet, il mélange l'autobiographie ; la prophétie biblique à caractère polémique contre l'esclavage ; une compilation philosophique réunissant ses pensées sur de nombreux sujets, mais également des écrits d'autres individus ; des descriptions obsédantes et surréalistes de l'esclavage à la Barbade ; une bibliographie commentée de ses lectures ; ainsi qu'un récit aussi cinglant que fascinant de ses propres combats contre les propriétaires d'esclaves au sein de la communauté quaker. Il s'agit de l'un des textes fondateurs de l'antiesclavagisme atlantique⁷.

Benjamin savait que Kinsey, Pemberton et les autres membres du Conseil des veilleurs⁸ quaker, qui examinaient attentivement tous les manuscrits, n'approuveraient jamais la publication de son livre : la plupart d'entre eux possédaient des esclaves. Il décida donc de s'adresser directement à son ami, l'imprimeur Benjamin Franklin⁹. Lorsque Franklin considéra la boîte que lui tendait Benjamin, contenant un fatras de pages sans queue ni tête, il demeura perplexe. Il ne savait pas par quel bout commencer. « Imprime la partie que tu veux en premier, lui dit Lay, et assemble le matériau comme bon te semble. » Comme le fit remarquer plus tard un lecteur exaspéré à propos des différentes parties de l'ouvrage, « la tête pourrait aussi bien être la queue, la queue le corps, et le corps la tête, et le milieu au début ou à la fin. Si on pouvait retourner le livre sur lui-même, comme un gant, eh bien cela ne changerait pas grand-chose. » (En ce sens, l'on peut dire que Lay fut l'un des premiers postmodernes.) Franklin accepta de publier cette vibrante diatribe contre l'esclavage, tout en étant parfaitement conscient que

les riches quakers qui y étaient attaqués ne manqueraient pas de pousser des cris d'orfraie. Il prit donc soin de ne pas écrire le nom de l'imprimeur sur la page de titre¹⁰.

La physionomie de Benjamin faisait partie intégrante de son « théâtre de guérilla ». Il était de petite taille, et mesurait un peu plus d'un mètre vingt. On disait aussi qu'il était « bossu » : sa colonne vertébrale était trop courbée, sous l'effet d'une maladie connue sous le nom de « cyphose irréductible ». Selon un quaker :

Sa tête était grosse par rapport à son corps ; les traits de son visage étaient remarquables et clairement délimités, et il avait une expression tout à la fois grave et bienveillante. Il était bossu, sa poitrine faisait saillie, et en-dessous, son corps paraissait bien plus étroit. Ses jambes étaient si minces qu'elles semblaient presque incapables de le soutenir, et ce malgré la petitesse de son corps comparé à une stature humaine normale. L'habitude qu'il avait contractée de se tenir dans une position tordue, une main reposant sur sa hanche gauche, ajoutée à l'effet que produisait sa grande barbe blanche qu'il n'avait pas rasée depuis des années, contribuaient à rendre sa silhouette absolument unique¹¹.

La femme de Benjamin, Sarah, était également « de petite taille », ce que ne manquèrent pas de souligner, avec émerveillement, des Africains esclaves de la Barbade : « Ce petit homme *backarar* (blanc) a voyagé sur toute la planète pour se trouver cette femme *backarar*. » Mais Sarah n'était pas qu'une compagne ; elle était également une abolitionniste convaincue. Benjamin était selon certaines définitions « invalide » ou handicapé, mais je n'ai trouvé aucune source suggérant qu'il se considérait diminué d'une manière ou d'une autre, ni que son corps l'ait jamais empêché de faire quoi que ce soit. Il s'appelait lui-même « petit Benjamin » et s'identifiait également au « petit David » qui avait tué Goliath. Il ne manquait ni de confiance en lui, ni de confiance en ses idées¹².

Benjamin Lay est assez peu connu des historiens. Il apparaît parfois dans les histoires de l'abolition, généralement comme un personnage mineur mais pittoresque, à la santé mentale suspecte.

Au XIX^e siècle, ses capacités intellectuelles furent considérées comme « déficientes », et, plus tard, on jugea qu'il était « fêlé ». Cette image a persisté dans une large mesure parmi les histoires modernes. David Brion Davis, par exemple, un grand historien de l'esclavage, considérait que Benjamin n'était qu'un malade mental, un « petit bossu » obsessionnel. Benjamin fut mieux traité par les historiens amateurs quakers, qui l'intégrèrent à leur panthéon des saints antiesclavagistes, ainsi que par les nombreux brillants historiens spécialistes du mouvement quaker. Il est en revanche quasiment inconnu du grand public¹³.

Benjamin fut plus célèbre parmi les abolitionnistes que parmi les historiens de l'abolition. Le révolutionnaire français Jacques Pierre Brissot de Warville compila des histoires entendues à son propos une petite trentaine d'années après sa mort, à l'occasion de son voyage aux États-Unis en 1788. Brissot écrivit que Benjamin était « très simple dans ses habits ; il ne portait que des étoffes fabriquées par ses mains ; son élocution était animée, il était de feu quand il parlait sur les esclaves ». À cet égard, Benjamin annonçait un siècle à l'avance le « feu » qui prendrait possession de William Lloyd Garrison, l'un des chefs du mouvement abolitionniste, à chaque fois qu'il parlerait de l'esclavage. Quand Thomas Clarkson rédigea l'histoire du mouvement qui avait aboli le commerce des esclaves en Grande-Bretagne en 1808, et qui était à ses yeux un grand moment de l'histoire de ce pays, il rendit hommage à Lay, qui « avait éveillé l'attention d'un grand nombre d'individus à la cause ». Lay était « très intelligent et d'une grande intégrité », mais il était également « singulier » et « excentrique ». Selon Clarkson, il avait été « troublé » par les actes cruels qu'il avait observés à la Barbade entre 1718 et 1720. Quand Clarkson¹⁴ dessina son arbre généalogique du mouvement, comme une carte hydrographique de l'abolition, un important affluent reçut le nom de « Benjamin Lay ». De l'autre côté de l'Atlantique, dans les années 1830 et 1840, soit plus de soixante-dix ans après la mort de Lay, les abolitionnistes américains Benjamin Lundy et Lydia Maria Child le redécouvrirent : ils publièrent sa biographie, réimprimèrent une gravure le représentant, et revisitèrent sa postérité dans l'histoire du mouvement¹⁵.

INTRODUCTION

Benjamin n'est pas l'un de ces membres de l'élite qui forment d'ordinaire les sujets des biographies. Il était originaire d'un milieu modeste et passa la plus grande partie de sa vie dans une pauvreté tout à fait volontaire. Il vivait, expliquait-il, « du travail de [ses] mains ». Il était considéré à l'époque comme un philosophe, à la manière du Diogène de la Grèce antique, un ancien esclave connu pour dire leur vérité aux puissants¹⁶. (Diogène refusait la nationalité grecque, soulignant qu'il était plutôt un « citoyen du monde ».) Benjamin ne cessa lui-même de voyager ; il vécut en Angleterre, à la Barbade et en Pennsylvanie, ainsi bien sûr qu'en mer, et toutes ces expériences contribuèrent à façonner un mode de pensée cosmopolite. Contrairement à la plupart des pauvres, il a laissé derrière lui des archives nous permettant d'accéder directement à ses idées, sans médiation¹⁷.

Nous avons la chance extraordinaire de pouvoir nous appuyer sur trois corpus de sources distincts pour écrire l'histoire intellectuelle de Benjamin « par en bas »¹⁸. Le premier est son propre livre, *All Slave-Keepers That Keep the Innocent in Bondage, Apostates*, qui constitue une source extrêmement riche et remarquable à bien des égards. Le deuxième ensemble de sources est à chercher dans les archives quakers créées à Colchester, à Londres, à Philadelphie et à Abington, c'est-à-dire dans les lieux où Benjamin vécut et pratiqua sa foi. Suite aux réformes de George Fox¹⁹ dans les années 1660 et 1670, les congrégations quakers se transformèrent en archivistes scrupuleuses, en partie dans l'intention de discipliner les esprits récalcitrants à l'instar de celui de Benjamin. Le troisième corpus de sources est issu du « théâtre de guérilla » de Benjamin, qui engendra d'innombrables récits, dont certains furent d'ailleurs publiés dans des journaux après la mort de Benjamin. Au début du XIX^e siècle, le second biographe de Benjamin, le quaker philanthrope Roberts Vaux, réussit à interroger des quakers âgés qui l'avaient connu. Nés au début des années 1730, ces derniers avaient croisé la route de Benjamin alors qu'ils étaient enfants, adolescents ou jeunes adultes. Cette combinaison inhabituelle de sources nous permet d'explorer en détail les pensées et les actions d'un individu qui avait clairement compris, et avant tout le monde, que l'abolition de l'esclavage était une nécessité²⁰.

Le radicalisme de Benjamin avait différentes sources : il était quaker, philosophe, marin, abolitionniste, et *commoner*²¹. Libre penseur, il puisait dans une grande variété d'ouvrages et dans diverses traditions intellectuelles, s'en inspirant avec talent pour construire ses propres valeurs et servir ses propres objectifs. Il était avant tout un « antinomiste » radical – il croyait que le salut pouvait être obtenu par la seule grâce, et qu'une connexion directe à Dieu plaçait le croyant au-dessus des lois des hommes. Emprunté au grec, et signifiant « contre toute autorité », l'antinomisme était apparu à l'époque de la guerre civile et de la Révolution en Angleterre. Comme le résuma l'hérésiographe Ephraim Pagitt à propos des radicaux religieux comme les bêcheux, les niveleurs et les chercheurs²², en 1647 : « Les antinomistes sont appelés ainsi [...] parce qu'ils veulent abolir la Loi. » Ils proposaient une critique acerbe du pouvoir sous toutes ses formes dans un « monde à l'envers », pour reprendre l'expression que Christopher Hill utilise pour qualifier l'époque révolutionnaire. Contre les institutions, contre l'État, et contre les « formes extérieures », la conscience régnait en maître. En un mot, Benjamin était un esprit libre, et l'antinomisme était au fondement de sa pensée²³.

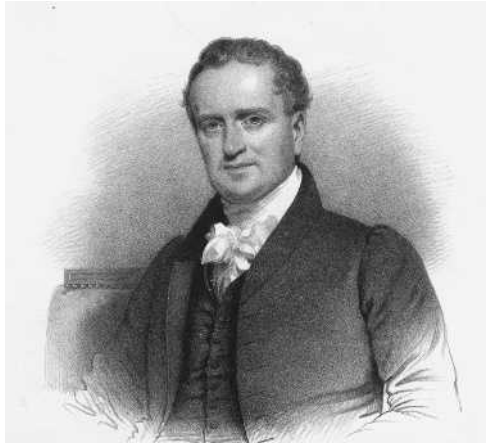
Benjamin combina le quakerisme avec l'abolitionnisme ainsi qu'avec d'autres pratiques et idées radicales qui étaient peu courantes pour l'époque et qu'on associait rarement entre elles : le végétarisme, les droits des animaux, l'opposition à la peine de mort, l'environnementalisme, ou encore la consommation comme action politique. Il vécut dans une caverne pendant le dernier tiers de sa vie, cultivant sa propre nourriture, et fabriquant lui-même ses vêtements. Pour Benjamin, ces croyances et ces pratiques participaient d'une même vision éthique du monde parfaitement cohérente – une conception susceptible de sauver une planète qui avait désespérément besoin de salut. Il démontra que, derrière de multiples formes et de multiples traditions de radicalisme, une même conscience était à l'œuvre. La question de l'abolition devait façonner une nouvelle conception révolutionnaire de la vie, fondée sur le rejet des valeurs capitalistes du marché. Benjamin Lay fut, de bien des manières, un homme curieusement moderne, dont l'histoire n'a jamais été correctement ou entièrement racontée. Il est un radical *pour notre époque*.

Après la victoire d'un certain nombre de mouvements abolitionnistes, et maintenant que tout le monde ou presque s'accorde sur le fait que l'esclavage est moralement condamnable, il est difficile de se figurer l'hostilité que dut affronter Benjamin Lay pour avoir embrassé des opinions antiesclavagistes au début du XVIII^e siècle. Benjamin lui-même ne manquait pas de souligner l'incroyable rage qui s'emparait de ses auditeurs dès qu'il se mettait à prononcer des propos antiesclavagistes. Ils le ridiculisaient, le chahutaient, se moquaient de lui. Beaucoup ne prenaient même pas la peine de l'écouter sous prétexte qu'il était mentalement déficient ou dérangé dans la mesure où il s'opposait au « sens commun » de son époque. Leur mépris se fondait bien sûr sur leur intérêt économique et leurs préjugés raciaux, mais découlait également des préjugés qu'ils avaient sur les personnes de petite taille. Tout ceci ne faisait qu'accroître la rancœur et la cruauté que devait affronter Benjamin.

Après sa mort, on commença à pointer du doigt l'hostilité à laquelle il avait dû faire face. Un abolitionniste du New Jersey qui écrivait sous le nom de plume « Armintor » fit remarquer en 1774 combien étaient peu nombreux ceux qui jusqu'ici s'étaient levés pour parler au nom des Africains, « cette part de la création malheureuse et opprimée ». Il distinguait le « méprisé Benjamin Lay » comme le plus « important » d'entre eux. La quaker Ann Emlen, épouse de l'abolitionniste Warner Mifflin, fit remarquer en 1785 que les Amis s'étaient toujours farouchement indignés des méthodes agressives qu'utilisait Benjamin lors des assemblées, et ce alors même que ce dernier disait « la vérité » sur l'esclavage²⁴.

Roberts Vaux fit de la réaction hostile à Benjamin l'un des thèmes majeurs de sa biographie, publiée en 1815. Il l'écrivit en effet en réaction contre la répression qui avait cherché à ternir et à entacher le souvenir de l'activiste. Philanthrope et abolitionniste, Vaux désirait rétablir la vérité auprès de ses coreligionnaires quakers comme du grand public. Ses mots sont durs pour décrire précisément ce que dut affronter Benjamin quand il témoigna contre la bête de la servitude : l'opposition, l'antipathie, les préjugés, le ridicule, l'hostilité, l'intolérance, la persécution, l'oppression et la violence. Vaux écrivit que Benjamin fit face à une « opposition vigoureuse de tous côtés »

et se retrouva « combattant quasiment seul sur un champ de bataille sur lequel les préjugés et l'avarice [...] avaient mobilisé toutes leurs forces contre lui ». La réaction des quakers en particulier fut si « univoque et si intense » qu'elle aurait suffi « à rendre fou un homme sage ». En 1738, Benjamin fut le dernier quaker à être désavoué pour son combat contre l'esclavage. Il faudra attendre encore vingt ans avant que les quakers envisagent la possibilité de renier un de leurs membres en raison de son implication dans le commerce d'esclaves, et dix-huit années seront encore nécessaires pour que les quakers commencent à excommunier les propriétaires d'esclaves. Il n'était pas facile d'être autant en avance sur son temps²⁵.



L'abolitionniste et philanthrope quaker Roberts Vaux fut le second biographe de Lay, et publia en 1815 *The Memoirs of the Lives of Benjamin Lay and Ralph Sandiford, Two of the Earliest Public Advocates for the Emancipation of the Enslaved Africans* (« Souvenirs des vies de Benjamin Lay et Ralph Sandiford, deux des tout premiers défenseurs de l'émancipation des Africains asservis »).

Les critiques à son égard se transformèrent progressivement en véritable mise au ban. Non contents de dénoncer le livre de Benjamin sur l'esclavage, ses camarades quakers lui refusèrent le droit de prendre la parole sur ce sujet lors de leurs assemblées. John Kinsey l'exprima clairement en 1737 : les dirigeants des Assemblées mensuelles de Philadelphie (« Philadelphia Monthly Meeting »,

dorénavant PMM) s'opposaient à la manière dont Benjamin « se permettait de prêcher » dans les « assemblées publiques ». Alors que, jusqu'ici, les Amis étaient célèbres pour leurs « prêches mécaniques²⁶ » ouverts à tous, ils décidèrent qu'ils « ne pouvaient plus accepter son ministère ». Ce que Benjamin avait à dire leur était tout simplement insupportable²⁷.

Les opposants à l'esclavage qui s'étaient exprimés avant Benjamin n'avaient pas toujours réussi à résister à une telle pression. Selon le quaker John Forman, John Farmer, originaire de l'Essex comme Benjamin, « avait prononcé un puissant réquisitoire contre l'oppression des Noirs » en 1717-1718. Après que Farmer se fut adressé à une assemblée de fidèles quakers à Philadelphie, « un homme influent, qui possédait des Nègres [...], s'était levé et avait demandé aux Amis de considérer désormais Farmer comme un ennemi déclaré de leur pays ». D'autres Amis s'étaient alors rangés à ses côtés et ils avaient forcé Farmer « à reconnaître plus ou moins » qu'il avait eu tort. Cet événement eut un effet dévastateur : Farmer « s'écroula » et « perdit peu à peu son talent » de prêcheur. Il ne revint jamais en Angleterre. Sur son lit de mort, il se déclara « en paix » avec tout ce qu'il s'était passé dans sa vie, à part cet épisode. Il ne se pardonnait pas d'avoir « jadis flanché au cours de ce réquisitoire, et d'une telle manière »²⁸.

Benjamin subit une pression bien plus forte, et sur une période plus longue, sans parler des moqueries supplémentaires visant son nanisme, mais il ne « s'écroula jamais », pas plus qu'il ne flancha ou ne battit retraite. La force de sa détermination et de sa conviction en faisait aussi une personne peu commode et parfois difficile à gérer, c'est le moins qu'on puisse dire. Il était charmant avec ses amis, mais il pouvait se montrer d'une violence inouïe avec ceux qui n'étaient pas d'accord avec lui. Il était agressif et aimait jouer les trouble-fête. Il se montrait buté, et n'admettait que rarement ses erreurs. Sa connexion antinomiste directe avec Dieu le rendait sûr de son bon droit et par moments intolérant. Plus il rencontrait de résistance – ce qui était pour lui le signe que Dieu testait sa foi –, plus il était convaincu d'avoir raison. Son comportement s'expliquait par des motifs tout à la fois religieux et opportunistes. Il était

persuadé qu'un tel caractère s'avérait nécessaire pour combattre le mal absolu que représentait l'esclavage.

La rancœur qui s'exprimait à son encontre à la Barbade et en Pennsylvanie venait à la fois d'en haut et d'en bas – des leaders politiques et religieux comme Kinsey et des individus ordinaires, qui, tous, soutenaient l'institution de l'esclavage d'une manière ou d'une autre. Pour évoquer Benjamin, Vaux cita le grand poète lyrique de la Rome antique Horace, ce que Benjamin aurait très certainement apprécié dans la mesure où il adorait les auteurs de l'Antiquité :

Non, rien ne saurait abattre le courage
Du citoyen juste et ferme dans son plan,
Ni les cris d'une plèbe sauvage,
Ni le regard d'un féroce tyran²⁹.

Il en fallait de la force d'âme et du courage pour affronter toutes les oppositions que rencontra Benjamin pendant les quarante dernières années de sa vie. Fort heureusement, il n'en manquait pas. Sa vie témoigne de la force que donne la capacité de dire non, non à l'esclavage. Elle est l'histoire d'un courage mis au service d'une cause³⁰.



Le grand artiste et poète anglais William Blake partageait avec Lay une certaine fascination pour *L'Apocalypse*. Le «grand dragon rouge» (en haut, vers 1805) représentait les forces sataniques de l'oppression, contre lesquelles s'opposèrent de manière militante aussi bien Lay que Blake.



Commandé par les amis de Lay peu après sa mort pour lui rendre hommage, le portrait gravé par Henry Dawkins s'inspire de celui de Williams et West (vers 1760). La gravure circula énormément dans les milieux abolitionnistes des deux côtés de l'Atlantique.